

RALPH
LAUREN



LE FIGARO et vous

STYLE

ENTRETIEN EXCLUSIF AVEC
PATRICE LOUVET, PRÉSIDENT
DE RALPH LAUREN, QUI DÉTAILLE
LE SUCCÈS DE LA MARQUE **PAGE 33**



DESIGN

NORVÈGE, SUÈDE, FINLANDE...
CES PAYS QUI CONTINUENT
DE RÉINVENTER NOTRE MOBILIER
INTÉRIEUR **PAGES 34 ET 35**

Le cinéma, un filon en or pour le théâtre

« La Corde », « La Petite Boutique des horreurs », « Les Demoiselles de Rochefort »... Après leur succès dans les salles, ces bonnes histoires sont adaptées sur les planches. Une tendance de fond. **PAGE 30**

AGENCE THEATRE.COM - BUREAU DRONES - FABIENNE POISSON



La Petite Boutique des horreurs
au Théâtre de la Porte Saint-Martin, à Paris.

Picasso : un portrait de Dora Maar ressurgit

Béatrice de Rochebouët

Jamais vendu ni exposé, ce tableau emblématique de la série des « Femmes au chapeau » n'avait pas été vu depuis 80 ans. Il sera vendu à Drouot.

Alors que les places de Londres et New York ont généralement la mainmise sur les ventes des Picasso, découvrir un tableau du maître espagnol à Paris fait figure d'événement. Le 24 octobre, le commissaire-priseur Christophe Lucien tiendra le marteau à Drouot, pour *Buste de femme au chapeau à fleurs*, un portrait de sa muse Dora Maar, au crépuscule de sa relation avec le peintre. Il a été réalisé le 11 juillet 1943, pendant la guerre, et acquis en août 1944 par le grand-père des actuels propriétaires, qui s'en sont séparés dans le cadre d'une succession.

Authentifié par l'administration Picasso, le tableau affiche une estimation autour de 8 millions d'euros. Loin du record pour *Les Femmes d'Alger (Version « O »)*, de 1955, à 179,4 millions de dollars, chez Christie's, à New York, en 2015. Ou même de celui pour le *Nu au plateau* de 1932, à 106,4 millions de dollars, également chez Christie's, en 2024. Mais c'est toutefois un joli prix qui pourrait être dépassé, tant Picasso reste recherché sur le marché et tant ce tableau a une histoire fraîche et belle.

Inconnu du public, il n'a jamais été exposé, hormis dans l'atelier du maître espagnol à Paris pendant l'Occupation. On n'en avait trace que par une photographie de Brassai prise en 1944 dans l'atelier des Grands-Augustins et par sa reproduction en noir et blanc dans le catalogue raisonné de Christian Zervos. La toile cubiste et colorée montre Dora Maar, au moment où

Picasso la délaisse pour une plus jeune femme, Françoise Gilot. Compagne du peintre depuis 1936, Dora apparaît comme une figure tragique, miroir de leur relation orageuse, miroir aussi de toute une époque.

« Comme une victime sacrificielle »

« En 1943, dans les privations et la peur, Picasso, citoyen espagnol apolitique en apparence, choisit de rester dans la capitale (...). Malgré les conditions difficiles, il continue à peindre. Son art est alors une forme de résistance intérieure, peut-on lire dans le catalogue. Pour lui, mieux vaut peindre quelque chose que ne rien faire du tout. Bien que célèbre, il subit les pressions du régime nazi : perquisitions, interrogatoires, intimidations. Son œuvre est jugée « dégénérée ». Malgré ce climat oppressant, Picasso ne sombre pas dans l'austérité monochrome qu'on associe trop rapidement à ses années de guerre. »

Par sa force, ce *Buste de femme au chapeau à fleurs* fait acte de résistance. Il porte en lui toute une époque, explique le biographe de Picasso, John Richardson, quand il écrit que Picasso en vint à représenter Dora Maar « comme une victime sacrificielle, le symbole en larmes de sa propre douleur face aux horreurs de la tyrannie et de la guerre ». Dans le genre, ce tableau de la célèbre série des « Femmes au chapeau » est parfait. Et sa charge d'histoire a tout pour séduire les amateurs. ■

www.lucienparis.com

JENNIFER LAWRENCE

"L'élégance est une attitude"

Elegance is an attitude
LONGINES

BOUTIQUES LONGINES
16 rue du Faubourg Saint-Honoré • 75008 Paris
3 rue de Sèvres • 75006 Paris

LONGINES
PRIMALUNA

Le cinéma, nouvelle bête de scène

Nathalie Simon et Anthony Palou

«La Corde», «La Petite Boutique des horreurs», «Le Cercle des poètes disparus»... Créations ou reprises, les adaptations de films sur les planches sont nombreuses en cette rentrée. Décryptage d'un phénomène très tendance.

N'en déplaise à quelques cinéphiles, La Corde (1948) est un navet. Ce n'est pas parce qu'il est signé Hitchcock, que ce film doit être aveuglément considéré comme une œuvre essentielle. Les grands maîtres n'échappent pas au rating, c'est plutôt rassurant. Mais La Corde fut d'abord une pièce (Roep), écrite en 1928 par le Britannique Patrick Hamilton, et elle est mise en scène pour la première fois en France par Guy-Pierre Couleau au Studio Marigny (à partir du 24 septembre).

Le metteur en scène a eu raison de ne pas se fier à la version hitchcockienne. Il lui fallait partir sur de bonnes bases, revenir à la pièce de Hamilton, plus consistante. Guy-Pierre Couleau est l'un des seuls à avoir découvert La Corde par la lecture de la pièce et non par le film d'Alfred Hitchcock. Cette tragédie-méduse farcesque a été adaptée «à la mode française» par Lilou Fogli et Julien Lambroschini. Ils l'ont située en 1954. Cette date n'est pas innocente puisque le personnage principal, le professeur de philosophie Émile Cadell – Grégori Derangère dans la pièce et James Stewart dans le film –, revient d'Algérie où le conflit s'envenime. Cela change un jeune homme.

Le film, Guy-Pierre Couleau l'a vu après : «Il m'a un peu moins fait vibrer que la pièce, qui m'a crû un imaginaire. Ce sont surtout les thèmes qui m'ont intéressé : le suprématisme, c'est-à-dire ces gens qui se croient supérieurs aux autres. La question, au fond, est celle de l'humanité et, bien sûr, le meurtre gratuit. Quand j'ai vu le film, j'ai trouvé que ces thèmes étaient moins apparents.» Ainsi la version française ferait écho avec la violence de notre monde. «La philosophie de Nietzsche que le professeur a enseignée aux deux meurtriers semble avoir été mal assimilée, ajoute le metteur en scène. Nietzsche propose surtout qu'on s'éleve soi-même. C'est peut-être une version très positive de la philosophie nietzschéenne mais les nusseusins d'Antoine comprennent le contraire.» Il poursuit : «Je n'ai pas voulu appuyer sur leur relation homosexuelle car on s'en fiche un peu. Dans la pièce – tirée d'un véritable fait divers –, cette relation est en filigrane mais cela n'a pas un peu incité à insister sur le fait que ce sont des criminels et des homosexuels.» L'important est de créer le suspense et le malaise. Louis, l'entraîneur, avec la complicité de son ami Gabriel, se pensent supérieurs et croient qu'ils ont le droit de punir.

La référence au film ne fut donc pas un problème. «J'avais envie de mettre en scène ce qui est écrit. Je n'ai pas du tout pensé au film, confie Guy-Pierre Couleau. J'aime bien James Stewart, mais le trouve trop rapide et trop coucoux. Dans tous les plans, il fronce les sourcils. La direction d'acteur de Hitchcock était un peu grossière. Je me suis dit : "Je n'ai pas envie de faire ça."



La Petite Boutique des horreurs, spectacle monté par Valérie Lesort et Christian Hecq au Théâtre de la Porte Saint-Martin, a été inspiré par le film de Roger Corman de 1960 et celui de Frank Oz sorti en 1986.

En ce sens, le film m'a influencé modestement dans ce qu'il ne fallait pas faire.» Certains spectateurs viendront sans doute voir la pièce parce qu'ils connaissent le film. «Tant mieux, se réjouit Couleau. Mais sur la scène, ils revisitent l'histoire et s'aperçoivent qu'ils oublient le film, car l'adaptation française amène d'autres références et on entend l'histoire autrement. Il y a trois genres dans cette pièce : le Grand Guignol, le suspense genre polar noir américain et le vaudeville dans sa mécanique implacable.» C'est «courtino-shakesperien» avait déclaré Marguerite Duras à propos des Mains sales. Pour une fois, elle n'avait pas complètement tort.

«Les bonnes histoires valent de l'or, il est très difficile d'en trouver et le cinéma a très vite été créatif»

Gérald Sibleyras Scénariste

Gérald Sibleyras, lui, a adapté Le Cercle des poètes disparus, écrit par Tom Schulman pour le film oscarisé de Peter Weir avec Robin Williams (1989). Un film devenu culte. Créé il y a un an et demi, le spectacle a reçu deux Molières : celui du metteur en scène pour Olivier Solivères et celui de la révélation masculine pour Ethan Ollé. Il est repris au Théâtre libre, à Paris (avec Stéphane Freiss en alternance avec Xavier Gallaix, jusqu'au 26 octobre puis en tournée). «L'engagement du public a dépassé toutes nos espé-

rances. Plusieurs générations vont le voir, se réjouit Gérald Sibleyras. Il y a peut-être une nostalgie de l'école autrefois, la dualité entre le refus de l'autorité et en même temps l'idée qu'elle est nécessaire, le discours sur la liberté qui n'est pas naturelle, roussouteux, mais s'acquiesce.»

Celui qui a déjà adapté La Garçonnière et Sept ans de réflexion se souvient qu'au départ, personne ne croyait à ce projet «à part le metteur en scène Olivier Solivères. Nous avons mis sept ans pour le monter. Aucun acteur ne voulait se lancer. Les stars craignaient d'être comparées à Robin Williams. J'ai l'impression que plus un projet attend, moins il intéresse», commente-t-il. Il se souvient que l'adaptation de Tom Schulman, mise en scène à Broadway il y a une dizaine d'années, a été un échec.

Celle de Gérald Sibleyras a enchanté Tom Schulman. Le producteur Jean-Marc Dumontet lui avait demandé de l'adapter en deux ou trois semaines. «J'ai dû couper, triturer... L'histoire est tragique, le jeune garçon se suicide. J'ai ajouté des choses comme le cours de philosophie sur Nietzsche, précise-t-il. Pour moi, le message "carpe diem" est un message soixante-huitard idiot : on fait ce qu'on veut quand on veut. Je l'ai orienté sur la liberté que l'on acquiert en travaillant.» Avec son accord, Olivier Solivères a notamment supprimé un monologue dit après la mort de l'élève.

«Je comprends pourquoi on cherche des films pour le théâtre et ce n'a pas s'arrêter, lance Gérald Sibleyras. Les bonnes histoires valent de l'or, il est très difficile d'en trouver et le cinéma a très

vite été créatif.» Inversement, le septième art a fait son marché dans les salles de théâtre. Ainsi, sa pièce Mon jour de chance, coécrite avec Patrick Haudecœur, sera montée en anglais à Londres sous le titre My Lucky Days (2026) et transposée à l'écran. Gérald Sibleyras écrit en ce moment le scénario – comme il l'a déjà fait avec Berlin Berlin. Jean-Pierre Bacri et Agnès Jaoui avaient eux-mêmes créé (Un air de famille pour le théâtre avant de l'adapter à l'écran (1996) [dès le 19 septembre à la Divine Comédie]).

Valérie Lesort, elle, remonte La Petite Boutique des horreurs au Théâtre de la Porte-Saint-Martin (jusqu'au 12 octobre) après sa création en 2022 à l'Opéra Comique. La metteuse en scène plasticienne fut marquée par le musical Billy Elliot à Londres : «Ce n'est pas un hasard si le cabaret, les pièces de théâtre et les comédies musicales reviennent à la mode. Ces spectacles font du bien et donnent de la joie. Les gens en ont besoin. On les distrait et on dit des choses.» Elle a de nouveau travaillé avec son alter ego Christian Hecq. Ensemble, ils avaient adapté Lu Mouche en 2020, d'après le film David Cronenberg (repris du 4 au 20 décembre aux Bouffes du Nord). «Depuis longtemps, nous avions envie de mettre en scène une comédie musicale populaire. La Petite Boutique des horreurs était une commande de Maxime Pascal, le chef d'orchestre, se souvient Valérie Lesort. Il en a parlé à Olivier Mantel, directeur de l'Opéra Comique, qui nous l'a proposé. Nous avons accepté à condition de rester libre. Nous adorons

la musique d'Alan Menken et les paroles de Howard Ashman, le mélange de thèmes gores, les boyaux, et les personnages loufoques. C'est un divertissement formidable.

L'actrice et son acolyte sociétaire de la Comédie-Française avaient vu le film de Roger Corman de 1960 et celui de Frank Oz sorti en 1986, dans la foulée du musical de Broadway. L'univers horrifique de cette plante carnivore parlante avait tout pour leur plaire. Ainsi sont-ils partis du scénario de Charles Griffith adapté en français par Alain Marcel au Déjazet puis au Théâtre de la Porte-Saint-Martin en 1986 : «C'est toujours difficile de ne pas faire du copier-coller et de trouver sa propre liberté», souligne Valérie Lesort.

«C'est toujours difficile de ne pas faire du copié-collé et de trouver sa propre liberté»

Valérie Lesort

Metteuse en scène plasticienne

«Christian et moi, nous ne nous concérons même plus, ajoute-t-elle. On discute, on cherche et on "bidouille". On se mêle de tout, des costumes, des maquillages et du décor.» Dans leur version de La Petite Boutique figure une station à essence de l'Amérique des années 1950 transformée en magasin de fleurs. «Le décor unique est une contrainte, avance Valérie Lesort. Il a fallu être malin pour qu'il soit esthétique, y installer un cabinet de dentiste et en même temps laisser la plante évoluer. Réalisée avec de l'animation plastique, elle est très bien faite dans le film musical de Frank Oz, alors que celui de Roger Corman n'est pas très réaliste.» Le tandem entend-il transmettre un message ? «Notre but est de divertir. Audrey est battue par son compagnon, mais on peut dénoncer la violence faite aux femmes avec humour. À travers la plante victorienne, on peut voir un message écologique. Nous avons une sorte de Faust qui a signé un pacte avec le diable et fait pousser une plante vivante. Sa voix a été créée par la plasticienne Carole Allemand et est manipulée par Sami Adjili, un ancien des "Guignols". Daniel Nio Lobé l'a taillée dans de la mousse de matelas très souple, elle devient attachante.»

Le choix de ses «partenaires» n'a pas été évident. Valérie Lesort et Christian Hecq ont fait passer des auditions pour constituer une troupe homogène : cinq musiciens, une quinzaine d'artistes dont cinq danseurs : «La moitié venait du brisque, l'autre de la comédie musicale. Ils devaient avoir une voix forte et aussi de variété. La technique est primordiale. Avec Maxime Pascal, nous avons orienté les acteurs vers le cartoon. Nous avons d'ailleurs essayé de rendre les personnages caricaturaux touchants. En montrant leurs défauts, nous arrivons à faire passer des sentiments différents. Faire peur au théâtre c'est toujours une gageure. Nous avons envie de continuer dans cette voie.» Mais oui, mais oui !

«Les Ddemoiselles de Rochefort» : un passage à la scène risqué

Ariane Bavelier

Elles ont crevé l'écran. Passe-tout-elles la rampe ? Les Ddemoiselles de Rochefort arrive au Théâtre du Lido, à Paris. La transposition ne va pas de soi. La première fois que c'est arrivé, voici vingt ans dans une mise en scène de Redha au Palais des congrès, la production qui ambitionnait une tournée nationale s'est arrêtée au bout de trois mois. Cette fois, la production se voit plus sophistiquée.

Pour le casting, les demoiselles sont des chanteuses d'opéra, le costumier Alexis Mabilille et le metteur en scène Gilles Rico, comparse de Robert Carsen. Le choix n'est pas allé de soi. «Il est toujours très difficile d'adapter un film de Legrand et Demy. Impossible de copier : la photocopie perd en qualité. Respecter Demy et Legrand, c'est penser

à ce qu'ils ont voulu faire», explique Jean-Luc Choplin, directeur artistique du Lido qui, au lieu de guber ce que les metteurs en scène lui proposent pour s'affilier ensuite, discute du contenu pied à pied.

Lilo Baur, d'abord pressentie, a été écartée à cause d'un désaccord de casting. Benjamin Millepied et Daniel Buren, conviés ensuite, pour un désaccord sur la forme : «Millepied voulait faire danser sa troupe autour des personnages alors que ce sont eux qui doivent mener l'histoire», affirme Choplin, persuadé que la version qu'il va programmer sera la bonne. Au passage, on soupire de soulagement : mettre la bonne ville de Rochefort et son ciel bleu entre les mains de Daniel Buren, c'était risqué.

«C'est tellement délicat, les Ddemoiselles», appuie Choplin, qui avait programmé l'adaptation des Parapluies de Cherbourg au Châtelet, une version de

concert dans des décors de Sempé, et celle de Peau d'âne à Marigny, plus facile car seul le kitch assumé pouvait porter du côté du conte cette histoire qui regarde tout de même assez salement du côté de l'inceste. «Avec Les Ddemoiselles, nous sommes dans une période où on passe du noir et blanc à la couleur. Demy figure une espèce de paradis perdu, avec cette ville de garnison où les marins cherchent l'âme sœur. Avec Legrand, ils sont dans l'admiration de West Side Story et veulent signer un équivalent à la française, mais conclut avec une ode à la joie», dit encore Choplin. Pour le film de 1967,

«L'accent est mis sur les couleurs avec des clins d'œil au film et à la symbolique définie par Michel Pastoureau»

Gilles Rico Metteur en scène

les habitants de Rochefort repeignent leurs maisons pour les rendre plus pimpantes, les danseurs sont galvanisés par la présence de Gene Kelly qui joue Andy et les chorégraphes de Norman Maen, peintre de Broadway.

Transposer ce film tourné en plein air aujourd'hui au théâtre est une gageure. «Nous sommes partis du pont transbordeur du début qui nous amène dans une ville fantasmée où tout le monde chante et danse», détaille Gilles Rico. Les textes et dialogues sont si purement français que certains passages en alexandrins ont été gardés. De même que «l'accent mis sur les couleurs avec des clins d'œil au film et à la symbolique définie par Michel Pastoureau. Elles rendent la narration pimpante et permettent de figurer l'émotion de différents personnages.» Le jeune est associé à la laïole Delphine, le mauve, à Solange, plus mélancolique, le rouge à l'ancien amant de Delphine, pour dire «sa masculinité

toxique. À la fin, place au blanc nuptial de la résolution.» De la vidéo, utilisée avec modération, évoque le monde du cinéma sans citer le film, et ouvre sur des ailleurs et des espaces introspectifs.

Pour ajouter à l'onirisme joyeux des Ddemoiselles, Alexis Mabilille a travaillé sur des couleurs saturées. On n'a pas envie de tomber du côté vintage», dit-il, s'inspirant à la fois de «Courrèges, Elie Sedgwick, muse de Warhol, et Richard Avedon. Haute couture, bijoux, des chaussures aux perles et maquillage, aucun détail n'est bâclé. Joanna Goodwin, tout le professeur dansait dans le film de Demy, signe la chorégraphie. Patiemment composée, la compagnie de 38 personnes a ses stars de l'opéra et de la danse, là où les sœurs Dorléac étaient doublées et avaient juste en près quelques coups de danse. La scène n'a d'autres exigences que le cinéma. ■

Les Ddemoiselles de Rochefort, au Théâtre du Lido (Paris 8), à partir du 2 octobre.